

Préface

Tenir les deux bouts de la chaîne. Donner des poids équivalents à l'émotion, artistique ou littéraire, et à la connaissance scientifique. Et, si possible, en faire un tout. Si ce programme était mené à bien une immense avancée serait, à l'évidence réalisée. Mais combien il est difficile !

On l'a longtemps cru chimérique. Les données mêmes de la science, avançait-on, l'interdisaient. Beaucoup de nos contemporains le croient encore. A leurs yeux l'émotion, et plus généralement les faits de conscience, ne sont que d'infime rides à la surface de la matière.

"Sur l'arbre de chair chante le minime oiseau spirituel" écrivait Valéry dans ses Cahiers, et, pour charmante qu'elle soit en elle-même, la phrase pourrait être comprise comme reflétant, justement, cette conviction : comme exprimant l'idée – régnante ! – que la conscience est seconde, la matière étant première.

Mais pour qu'une telle conception fasse sens encore faudrait-il que nous puissions dire ce que nous entendons par le mot de "matière". Or c'est un fait encore trop mal appréhendé : plus nous étudions, en physiciens, les manifestations de cette matière, plus sa vraie nature nous échappe. La physique progresse à grands pas en construisant une synthèse grandiose d'une quantité de plus en plus importante d'observations rigoureusement contrôlées. Mais quand nous essayons d'interpréter cette synthèse en termes descriptifs nous constatons que les figures auxquelles nous aboutissons sont en fait, partiellement mais visiblement, façonnées selon les structures mêmes de l'esprit humain. Ce qui fait que, finalement, ce que nous décrivons sous le nom de "matière" est quelque chose de

fondamentalement "in-formé", formaté par celui-ci. Il en résulte que la relation entre l'esprit humain et la matière au sens scientifique du terme est beaucoup plus subtile qu'on ne le pensait, et qu'il est devenu quasiment illogique de considérer que cette "matière" que l'esprit façonne est elle-même la matrice première de l'esprit.

Ceci, dira-t-on, peut-être, résout d'un trait le problème qui nous occupe. Émotion et matière, toutes deux façonnées par la conscience, se voient attribuer un même "niveau de réalité", un même poids, une même dignité ; et rien n'empêche par conséquent des êtres humains ayant l'ouverture d'esprit suffisante d'en développer une synthèse équilibrée : la synthèse même qui fait si cruellement défaut aux sociétés contemporaines.

Hélas, cette vision est trop optimiste car on a des raisons de se demander s'il existe vraiment de tels esprits. Déjà au siècle dernier, s'inspirant d'Ernst Mach, le grand physicien Erwin Schrödinger (le "père" de l'équation fondamentale de la mécanique quantique) considérait que le monde de la connaissance et celui des émotions sont construits à partir des mêmes éléments, les "sensations élémentaires", mais regroupés de deux manières différentes et qui s'excluent mutuellement. Faut-il voir là la source de la fameuse distinction pascalienne entre esprit de finesse et esprit de géométrie ? Peut-être. Toujours est-il que cette distinction est étrangement – pour ne pas dire "désespérément" ! – pertinente. C'est un fait : même quand il croit, avec une totale sincérité, au poids, à l'éminent niveau de réalité des émotions, le scientifique est incapable de les faire vivre sous sa plume. De ce fait, il peut, certes, disserter à leur sujet, mais son discours, qu'il soit docte ou familier, de toute manière passe à côté de l'essentiel... de cet essentiel qu'en quelques phrases certains "littéraires" ont le don, au contraire, de faire surgir dans nos esprits.

Réciproquement hélas, quand ces mêmes littéraires, mus par le souci d'universalité dont il vient d'être ques-

tion, s'aventurent sur les terres des scientifiques, ils n'y font jamais bonne figure. Adaptée à la perception des lointains, leur vision ne leur révèle pas les petits mais nombreux obstacles sur lesquels on peut trébucher ; et leurs vastes ailes les gênent pour progresser sur ce terrain. De sorte que c'est, en fait, à l'albatros de Baudelaire qu'ils font penser. Cela, je le savais depuis longtemps. Bien avant d'entamer la lecture du beau livre de Jean-Noël Contensou que j'ai la joie de présenter. Et je manquerais à l'objectivité si j'écrivais que cette lecture m'a détrompé. J'avoue sans fard que les passages qui y sont consacrés à la physique ne m'ont pas paru éclairants.

Ici je ne m'exprimerai donc que sur le texte figurant en première partie de l'ouvrage. Mais je tiens à le faire car à mes yeux il est "à nul autre pareil". Je veux dire par là qu'il nous apporte – ou, en tous cas, qu'il m'apporte – le je ne sais quoi d'impalpable et profond dont je sais de façon certaine que je ne le trouverai nulle part ailleurs : ni dans les équations, ni dans les essais philosophiques et encore moins dans les ouvrages, si savants soient-ils, de psychologie... alors qu'il m'apparaît comme l'essentiel.

Non pas que, à proprement parler, ce que le texte en question me révèle soit l'existence d'une réalité "derrière les choses" (autrement dit non accessible à la connaissance discursive). Ne pouvant me passer de la notion de "Réel", l'idée d'une telle existence s'impose à moi dès qu'il est établi que les concepts de la vie courante ou de la physique – atomes, champs etc. – ne décrivent pas un "réel en soi". Ce qui fait que la pertinence de la notion suit, à mes yeux, tout naturellement des données relatives à la physique contemporaine que j'ai résumées ci-dessus. Mais le mot "comprendre" a deux sens. On peut, au terme d'un raisonnement, comprendre qu'un énoncé est vrai. Que, par exemple, un théorème est juste. Ou, on peut comprendre son prochain. Et pour qu'une *notion* soit comprise dans ce second sens il faut qu'un déclic se produise. Ce déclic, le lecteur l'a-t-il éprouvé de lui-même ? Oui sans doute, mais

probablement comme moi de façon fugace. Et en tous cas une chose, pour moi, est sûre : si j'ai évoqué, en maints endroits, cette "réalité derrière les chose", si, dans certains ouvrages, je l'ai même qualifiée de "charmante" ou de "séduisante" je n'ai sûrement pas réussi, pédestre scientifique que je suis, à faire surgir le déclic chez d'autres personnes.

Or c'est justement ce qu'ici Contensou réussit à faire. Certes il s'appuie pour cela, et même très largement, sur Marcel Proust. Ce sont ses citations de Proust qui opèrent la métamorphose, autrement dit, qui nous font voir et entendre ce que nous devrions, selon notre nature profonde, voir et entendre mais que, dans notre vie courante, nous ne voyons ni n'entendons. Oui certes, mais pour se donner les meilleures chances d'obtenir un tel résultat encore fallait-il faire émerger ces citations de leur gangue. Et comme celle-ci, chez Proust, est, finalement, assez épaisse cela, déjà, était de l'art. Mais il y a plus, car c'est leur regroupement et leur ordonnancement tel que Contensou le propose, joints aux commentaires si justes que lui-même (le "berger") en fait, qui, en définitive, font que l'émotion ainsi retrouvée "à l'état naissant" lève vraiment un coin du voile.

Dans l'immense déferlante des ouvrages de toutes espèces, littéraires, philosophiques, scientifiques, religieux, le *Réel retrouvé* de Contensou m'apparaît ainsi comme un diamant encore enserré dans sa gangue, un petit objet imparfait mais infiniment précieux et rare, tout à fait étranger aux écoles, aux courants et aux tendances et qui nous aide à retrouver, sans aucunement entrer en conflit avec les connaissances authentiquement établies et même, je dirais, en accord de fond avec elles, la part peut-être la plus profonde de nous-mêmes. Je suis certain que le lecteur en dérivera un profit semblable.

Bernard d'Espagnat
Membre de l'Institut

Avant-propos

L'idée que l'autre se fait du monde est une énigme pour chacun, d'autant que pour chacun c'est une idée confuse. Nous ne voulons pas parler du monde culturel, technique, économique, politique, mais du monde essentiel, celui du ciel étoilé, de la mer, des montagnes, de la lumière, des nuages, des choses ordinaires et de la vie grouillante.

On peut se défaire de la question en ouvrant des livres de physique. On y trouve les lois qui régissent les solides et les fluides, claires au moins pour les spécialistes. On voit des ondes et des champs envahir un espace peut-être déformé, c'est moins clair mais on s'y fait. Enfin on y découvre des objets microscopiques qui semblent n'exister que pour nous qui les observons ; ce n'est plus clair du tout, mais heureusement, restent les mathématiques qui unissent nos intelligences. Avons-nous progressé pour percer l'énigme ? Non, seulement pour agir ensemble sur l'ossature de l'univers, précise et dépouillée de sentiment, ou pour nous transmettre une catégorie très particulière de sentiments, ceux qui sous-tendent les raisonnements physiques.

Une autre méthode consiste à ouvrir des livres de littérature. On y découvre un monde reflété dans un univers intérieur original transmis par-delà les mots, du moins si l'auteur est doué pour éveiller l'empathie. Une connivence apparaît entre l'auteur et un lecteur particulier ; elle est à visée universelle, mais de fait, le réseau des complicités entre lecteurs est une nouvelle énigme. Le monde s'enrichit ainsi de sentiments si diversifiés qu'il se perd dans une nébuleuse imprécise, à l'opposé de la précision

physique, au point de faire de celle-ci un repoussoir de la littérature, qui choisit ses sujets d'abord dans les relations humaines, ensuite dans celles de l'homme avec la nature vivante, et enfin seulement dans celle de l'homme avec la matière morte, à condition toutefois que cette dernière se présente sous une forme cosmique, mer, désert, nuit étoilée, et pas sous forme d'un caillou.

Et la religion ? Elle influence l'idée que se font du monde quantités de personnes, du moins leur vision sentimentale, que ce soit celle du charbonnier, du mystique, ou du savant théologien ; et si le poète a quelque chose à nous dire devant la mer, le désert, la nuit étoilée, c'est parce que d'une façon ou d'une autre, un fond d'intuition religieuse l'anime. Mais elle n'apporte plus rien à notre vision précise du monde physique ; son apport initial est heureusement moribond, et rien ne le remplace aujourd'hui.

Enfin la philosophie a son mot à dire. Mais qu'on nous permette d'être dénié. Voulant légiférer sur la précision physique aussi bien que sur les sentiments subtils, elle a été humiliée par les physiciens qui lui ont fait la leçon, humiliée par les praticiens qui ont dénaturé ses théories subtiles en idéologie brutales. Et de quels groupes humains pourrait-on dire aujourd'hui que leur vision du monde découle d'une éducation philosophique ? Au mieux de ceux qui pratiquent une philosophie de tolérance, et refusent qu'au nom d'une philosophie ou d'une religion dévoyées on contraigne la vision de quiconque.

Alors mieux vaut rester sur ce face-à-face entre physique pure et littérature pure. Littérature pure en ce sens qu'elle ne s'appuie pas sur une révélation imposée ou sur des théories philosophiques, mais sur une sorte de révélation personnelle directement recueillie au contact des choses. Face à face actuellement stérile, car aucune thèse

de physique ne s'appuie aujourd'hui sur des sentiments (qu'elle est loin l'antiquité où l'on félicitait un physicien de la valeur poétique de son argumentation !), et car aucun auteur littéraire ne bâtit son ouvrage autour de la perception physique des atomes. Ce fossé est la conséquence d'une spécialisation toujours plus oppressante, et c'est lui que nous voulons tenter de combler ici ; en faisant un peu de littérature, certes, mais en nous appuyant d'abord sur un orfèvre en matière de pure littérature : Marcel Proust. Ce n'est pas l'observateur des salons qui nous intéresse, mais celui qui décrit de façon raffinée son rapport aux choses les plus simples, une tasse de thé, trois arbres, une serviette empesée, la ligne d'un toit, et jusqu'à un caillou, en allant au bout de cette révélation intime que chacun peut recueillir au fond de soi, mais sans sacrifier à aucun a priori philosophique ou religieux. Proust énonce lui-même cette exigence que nous tentons de mettre nous aussi au centre de cet ouvrage :

« Une œuvre où il y a des théories est comme un objet sur lequel on laisse la marque du prix. On raisonne, c'est-à-dire on vagabonde chaque fois qu'on n'a pas la force de s'astreindre à faire passer une impression par tous les états successifs qui aboutiront à sa fixation, à l'expression. »

Alors nous tentons de partir de l'expression de Proust, raffinée mais limitée à une certaine échelle d'objets, pour pénétrer plus profondément nos impressions devant la matière et atteindre une expression compatible avec la physique, jusqu'à la physique atomique.

S'approcher de celle-ci sans succomber aux vagabondages du raisonnement est une gageure, quand on a été formé à toujours privilégier celui-ci. Pour éviter de succomber, nous avons choisi la forme d'un dialogue, elle écarte a priori les discours trop abstraits, et placé nos deux protagonistes dans la Grèce antique, ce qui interdit les allusions physiques pointues. Cependant, comme il fallait bien citer Proust et parler des atomes, nous avons violé les

contraintes du temps par quelques sortilèges, et fait descendre Proust de l'Olympe sous le nom de Marcellus. Et comme il était souhaitable de fixer au départ des positions un peu antagonistes à nos deux personnages, nous avons fait de l'un un idéaliste, (Pl)Aton, de l'autre un réaliste (Dé)Mocrite, même si progressivement leurs positions ne se séparent plus que pour animer le dialogue. Il ne faut voir dans cette parenté avec deux philosophes qu'une commodité, et pas la référence à une érudition vagabonde, de même qu'il ne faut pas s'étonner que le Pirée soit si proche de l'Olympe, ou de quelque autre fantaisie anachronique.

Pour parler de physique moderne, il fallait un deuxième interlocuteur descendant de l'Olympe après Marcel Proust, il est cette fois imaginaire et s'appelle Mirandola. Il est plus que contemporain, s'y connaît en physique, mais aussi en Dieu trinitaire. En effet nos deux Grecs ont cet avantage de vivre à une époque où physique, religion, philosophie, sont unies au sein d'une même ambition de sagesse. Grâce à cet atavisme, leur vision du réel progresse au cours du dialogue aussi bien au sein de la physique qu'au sein des conceptions divines, et grâce à un coup de pouce de Mirandola, au lieu d'en rester aux dieux de l'Olympe, ils s'accrochent au Dieu des chrétiens. Nous reprocher d'être allé trop loin en accrochant la physique au divin reviendrait à méconnaître le sens de cet essai. A ceux qui regretteraient au contraire que l'essai finisse dès cet accrochage, nous dirons que c'est aux théologiens de continuer, sans quoi c'eût été à leurs yeux le vagabondage assuré.

Enfin une explication sur le titre, qu'on peut juger immodeste. Chaque matin au réveil, l'auteur ne prétend pas se saisir clairement de l'idée du réel retrouvé ; et il ne prétend pas que chacun, après lecture, la saisira définitivement. C'est une idée savonnette, qui se laisse

saisir dans une autre vie. *La recherche du réel perdu* eût été plus approprié, mais c'est un titre trop proche de titres déjà employés ; d'autre part *Le temps retrouvé* est la source des lignes de Proust les plus citées ici.¹

JN. Contensou

¹ Bien entendu il m'a fallu parfois abîmer un peu les jointures des textes découpés pour les adapter un minimum au contexte ; je ne précise pas ces petites altérations pour éviter d'alourdir par des notes multiples, de même que je ne précise pas l'origine exacte de la citation. Je pense en effet que, ou bien le lecteur n'est jamais entré sérieusement dans la lecture de Proust et alors tant mieux s'il tire simplement de ces citations la volonté de s'y attaquer, ou bien il en est déjà amateur et ce sera pour lui un jeu, je veux dire difficile et passionnant, de les resituer.

